

LES GUEUX

On a trouvé, dans une mesure, près du dépotoir, le cadavre d'un homme qui avait vécu là.

(Les journaux) Les gueux, les gueux sont des gas heureux.

(Beranger)

Il s'était terré là-bas, tout au bout de la grande ville, loin de ses fêtes, de son "luxe impasteur."

C'était un gueux possesseur de haillons, de loques sordides, de souliers problématiques, visage décharné, hâve, patibulaire.

Pour un Teniers il était splendide. La mesure était lamentable, mais pittoresque la neige la couvrait d'un toit d'albâtre, le gel en patinait de toutes les parois.

Aux environs, c'était le champ très vaste où s'étaient tous les déchets de la ville, c'était le dépotoir, et le garde-manger du miséreux, c'est là que le nouveau Diogène, le cherchait non pas un homme, mais un relief de homard, ou autre friandise. Ce dépotoir:

Au pauvre miséreux il donnait la pâture

Et le menu changeait avec chaque voiture.

Ainsi parlait Racine ou à peu près.

Notre gueux vivait là, en dehors de tout bonheur, en marge de toutes joies, dans l'ignorance des lois et de la civilisation. Tel le loup féroce, de la fable il préférait vivre seul dans son "chez-lui" avec sa "liberté" que manger à sa faim et se chauffer à sa guise.

L'autre matin, on l'a trouvé mortifié, étendu par la mort, bien tranquille, avec la certitude qu'il aurait sa part de cette affection apothéïque dont les poètes et les artistes ont entouré les miséreux, à travers les âges.

Il est mort.

"Sa route terminée et sa besace vide. Ici, où nulle faim ne tend sa levre avide

Où nul froid ne fait plus, en son habit percé.

Grelotter l'humble chair, sous la peau qui se ride.

Celui qui ne possédait rien, dort sans regret."

(La Pique des Roses—Touny-Lerys)

Le bon bourgeois, dont l'existence, uniforme incolore, utile à la communauté sociale se termine un jour paisiblement n'inspire pas les poètes et n'enthousiasme pas les peintres.

Mais les gueux; les fervents de la muse, les manieurs de pinceaux, les jongleurs de coloris, les croquisants, les crayonnistes ont pleuré en leur faveur, dans des vers terribles, tristes, farouches, saisissants, dans des tableaux superbes de laideur et de désespoir parfois même de gbaullerie.

C'est que le gueux font partie de cette échelle sociale, au sommet de laquelle sont les princes, les riches; au ras du sol sont les gueux.

Parmi les peintres qui ont tiré des gueux des sujets d'une expression remarquable, il faut citer Callot, Téniers, Brengel, Abraham de Bosse, Franz Hals, Murillo; le jeune mendiante, Gavarni, Puvion de Chavannes, P. Roger-Bloche, etc., etc.

Quant aux poètes des gueux ils sont légion et de tous les siècles. Je n'en ferai pas de nomenclature oiseuse et tire-la-ligine.

Mais il faut saluer en passant parmi les prosateurs et les poètes: Eugène Sue, qui dans les "Mystères de Paris," a peint des types de gueux d'une rude expression—Beranger le chansonnier qui, nous affirme Lisette, n'a rien de commun avec le sénateur du même nom, Victor Hugo et son "Claude Gueux," Jean Richepin aujourd'hui de l'Académie française avec sa "Chanson des Gueux," Adolphe Retté et son "Vagabond," le doux Coppée, Beaudelaire, la Mendiante de Cristan Corbiou, dans la rapsode formée du Pardon de Sainte-Anne:

"Son nom... ça se nomme Misère. Ça s'est trouvé né par hasard. Ça sera trouvé mort par terre. La même chose... quelque part."

La poésie des gueux a aussi trouvé des adeptes en Belgique avec Legayre, Le Roy, Emile Verhaeren, etc., en Angleterre avec Merril.

Je ne termine pas, je suspendis seulement ce trop court aperçu—j'y reviendrai.

Avant de baisser le rideau, laissez-moi vous citer un extrait de l'inscription de Henri de Régner, académicien et chef de l'école symboliste, pour la porte des mendiants:

"Et toi, ville opulente, amoureuse, baumée,

Tu gardes clos ton mur et ta poterne est roge.

Bois maudite, car j'ai, en m'allant jeté

Contre le noir battant de ta porte d'airain

L'aumône sans pitié de ton morceau de pain!"

Et cette pensée d'Helène Séguin, membre de la Société des poètes français, lauréat de l'Académie française, disciple de Hérédia je voudrais vous la donner à méditer.

Dans "Le Pauvre," elle charge le miséreux de

Graves Difficultés EN PERSPECTIVE

Si le peuple allemand croit que les Français, fatigués du peu de résultat qu'ils ont obtenu dans la Ruhr, à cause de son obstination à ne pas vouloir se soumettre aux ordres de l'armée d'occupation, se retireront sans avoir rien obtenu, ils se trompent grossièrement.

La France obtiendra de l'Allemagne ce qui lui revient ou elle restera dans ce pays aussi longtemps qu'elle le jugera nécessaire. Il faudrait ne pas connaître ce que la Ruhr est capable de produire, pour croire que les Français ne pourront pas en retirer, d'une façon ou d'une autre, les sommes qu'exigera la reconstruction de nos dix départements dévastés.

Les ennemis de la France sont surpris de la patience et du tact déployés par elle, depuis l'entrée de nos troupes, dans la Ruhr. Le gouvernement français ayant jugé qu'il avait pour lui la force et le droit, s'est armé de patience, sachant qu'avec la patience on vient à l'bout de tout. Vouloir abuser de cette patience pourrait coûter cher au peuple allemand. S'il pousse les choses trop loin, la France sera bien obligée de déclarer la guerre à l'Allemagne.

La France a été cruellement éprouvée par la dernière guerre, mais ce n'est point la connaître que de croire qu'elle n'est pas capable de défendre ses droits outragés.

C'est dans les grandes difficultés que surgissent les hommes extraordinaires. La France, dans les moments les plus difficiles, a toujours trouvé des hommes prêts à travailler à son salut.

Jeanne d'Arc, Danton, Gambetta, Clemenceau, à des époques différentes, sont une preuve qu'au moment du danger, la France peut compter sur le patriotisme de ses enfants.

Si les Allemands s'imaginent que la France, aidée par la Belgique, n'est pas assez puissante pour faire respecter le traité de Versailles, ils se trompent. Le traité, en ce qui concerne la France, sera exécuté ou elle ira imposer un autre, à Berlin. C'est ce qui pend au nez des Allemands. S'ils poussent à bout la patience de la France, c'est par là que tout finira.—Léon L. Rey.

LES DERNIERS JOURS D'UN CONDAMNÉ

Voilà qui est net. Le chancelier du Reich, M. Cuno—si j'ose m'exprimer ainsi—est venu en personne, au centre de la Ruhr, exciter les passions, fomentant la résistance, piétiner le traité de Versailles.

L'énerverment, la rage, le manque de sang-froid des dirigeants de l'Allemagne sont pour attester leur inquiétude et leur effroi.

La politique du pire est une manifestation d'esprits désespérés. En Allemagne, elle n'aura pas seulement l'effet recherché de contrecarrer le dessein français, mais d'aggraver la crise économique allemande dans des proportions insensées.

A troubler la circulation, à disloquer les services publics, à fomentér les grèves, à aggraver la vie chère, à précipiter l'effondrement des finances, le gouvernement allemand fera souffrir nos intérêts, mais ceux de l'Allemagne bien davantage.

Car nous sommes froidement résolus à persévérer, et nous pouvons attendre. Personne ne doit s'y tromper, ni en Allemagne ni ailleurs: nous n'en démordrons pas, car nous jouons notre droit et notre salut.

Le gouvernement de M. Cuno, par ses excès écarte de plus en plus l'Allemagne de sa vie normale, et de troubles la conduit délibérément au suicide.

Si les Allemands ont le goût d'être égarés par les mains de leurs propres ministres, nous ne pouvons que le regretter pour eux, et les laisser faire.

L'occupation française de la Ruhr a été effectuée avec une méthode, une modération, un respect de la vie locale que la presse étrangère, impartiale, a unanimement reconnus. La tâche difficile et ingrate qui incombe à nos soldats et à nos ingénieurs a été remplie avec une mansuétude et un doigté dont les Boches—les rôles renversés—n'auraient jamais donné l'exemple.

La France, contrainte d'exercer les droits qu'elle tient de sa victoire sur l'envahisseur de son sol et du traité de Versailles, contraindre par ses Alliés, est donc sans reproche et sans crainte.

Les mouvements désordonnés de M. Cuno sont ceux d'un rat empoisonné, qui crève, derrière une cloison.

Toute la question est de savoir non pas s'il aura raison de la tranquille opiniâtreté de la France, mais s'il va faire succomber son gouvernement ou son pays.

Les deux, s'il lui plaît.—Edmond Du Mesnil.

L'héritage d'un Dieu! Car Jésus t'a légué ses souffrances humaines Pour le rachat perpétuel De notre humanité que tous les vices mènent, Sous les guides d'orgueil et le fouet des chaînes. Loin des chemins du ciel."

Cette vision chrétienne du gueux est plus douce, plus reposante, et nous laisse avec moins d'amertume. C'est mieux.

UN GRAND DIPLOMATE



THÉOPHILE DELCASSÉ

LA MORT DE DELCASSÉ

La mort de Théophile Delcassé qui est survenu à Nice le 22 février, enlève un diplomate le plus distingué de la France. Mr. Delcassé est décédé subitement dans le jardin de l'archevêque de Nice, où il s'était rendu dans la soirée pour écouter la musique. Il souffrait depuis quelques temps d'une maladie de cœur.

Depuis vingt-cinq ans Delcassé exerçait une influence prépondérante dans les affaires diplomatiques de la France. C'est sous son inspiration qu'a été formée l'entente cordiale entre la France et la Grande-Bretagne.

Né en mars 1852, à Pamiers, dans le département de l'Ariège, il a manifesté un intérêt tout particulier pour les affaires publiques dès qu'il sortit du collège. C'est dans le journalisme qu'il développa un goût pour la politique, et il faisait parti de la rédaction de la publication "La République Française" quand il fut élu comme membre du conseil général de l'Ariège. De là il passa à la Chambre des Députés comme représentant du district de Foix, où il se succéda chaque année.

Comme membre du comité naval et colonial, il fut très écouté dans ses discours. De sous-secrétaire des colonies dans le cabinet Ribot en 1908, il devint ministre des colonies dans le cabinet qui fut présidé par Charles Dupuy en 1904. Il fut appelé au pouvoir dans le cabinet Briason en 1908 comme ministre des affaires étrangères.

Son influence se manifesta dans le règlement de différends entre la Russie et l'Angleterre. Son ministère dura un an seulement. Il donna sa démission en 1919 à cause de l'opinion publique qui le tint responsable pour certains faits se rattachant aux Balkans. En 1919 il refusa la nomination comme candidat à la Chambre des Députés, et se retira de la vie politique.

L'ART D'ÊTRE BOURREAU

Le métier de bourreau en Angleterre n'est pas, paraît-il, des plus faciles. Il demande un soin vigilant, une grande attention et beaucoup d'adresse.

Le bourreau doit connaître, en premier lieu, le poids exact du condamné à mort, pour qu'il puisse choisir, entre ses nombreuses cordes, celle qui sera la plus appropriée à ce poids. La nuit qui précède l'exécution, il accroche au bout de la corde édue par lui, un sac de sable du même poids que le futur pendu et il se livre à une expérience qui le mettra à l'abri de toute fâcheuse surprise. Quarante secondes doivent seulement se passer entre l'arrivée du condamné sur la trappe fatale et sa mort. Le bourreau doit donc opérer avec autant de dextérité que de rapidité.

Un ex-bourreau anglais, qui vient de mourir aux environs de Manchester, avait dressé toute une échelle de chutes pour chaque poids des condamnés, dans le but de proportionner la longueur de la corde à chaque sujet. Il était passé maître, paraît-il, en son art... de bourreau!

LA MODE A LONDRES

Londres—La boa-constrictor, capturé sur les rives de l'Amazonie, est actuellement l'animal favori, le "chéri," des dames. Un naturaliste anglais a eu l'idée de se livrer au commerce de ces reptiles dont il vend un grand nombre aux danseuses professionnelles de Londres et du continent.

Les serpents, qui sont empoisonnés dans des boîtes en zinc, munies d'un réservoir, comprennent une grande variété de boa-constrictors du Brésil. Les serpents taureau américains sont également populaires.

Un marchand a déclaré qu'il avait commandé deux cargaisons de ces reptiles pour faire face aux demandes. Les jeunes serpents sont les plus populaires, attendu que leurs morsures ne sont pas dangereuses. Aisément apprivoisés, ils sont d'excellents compagnons!

LA VISITE

—Mam'zelle, dit Mélanie, c'est la jeune fille de Rochehullette...

—Ah! fit Yvonne surprise, en se tournant vers la vieille bonne qui pinçait les lèvres. Eh bien! Mélanie, introduisez Mlle Logerot dans le petit salon. Surtout, n'oubliez pas d'ouvrir les volets.

—Bien, mam'zelle, mais, tout de même, les revenants de cette espèce-là, je ne m'y fierais guère.

Entre Yvonne et sa mère, petites bourgeoises que des rentes modiques et la pension du commandant Doizel, tué au Maroc en 1912, reléguaient, par principe d'économie, dans une minuscule sous-préfecture, Mélanie, femme de tête, gardait l'extérieur que lui valaient son âge, cinquante ans sonnés, et l'intimité rendue à peu près obligatoire par leur solitude. Elle savait fort bien, cette Mélanie, qu'il y avait deux ans, les châtelains de Rochehullette, des bonnetiers enrichis avaient fait à ces dames des avances précieuses. C'était Mme Logerot qui, la première, avait rendu visite à Mme Doizel. Elle alléguait qu'Yvonne et Germaine s'étaient rencontrées jadis, rue de la Pompe, au cours de dessin. Mais c'est à peine si "mademoiselle" avait gardé le souvenir d'une petite boulotte assez laide, parfaitement insignifiante et il avait fallu toute l'insistance des braves Logerot pour ranimer cette amitié un peu défilante.

Mme Doizel, d'instinct, avait la terreur des milieux trop riches. Mais elle savait Yvonne si raisonnable. Elle admit qu'une première fois les Logerot vinissent chercher sa fille en automobile, puis l'invitation fut renouvelée et Yvonne devint bientôt l'amie indispensable de Germaine Logerot.

Rochehullette, avec son parc ombreux, ses douves, les multiples embellissements qui gâtaient cette antique demeure, parut à la jeune fille un lieu de délices, quelque chose d'admirable et d'exceptionnel. Yvonne apprit le tennis, le golf. Elle connut là d'autres jeunes filles qui babillaient avec l'aplomb que donne la fortune. Parfois, elle se demandait: "Pourquoi suis-je ici?" et, songeant à sa mère, elle devenait triste. Mais la chaude affection de Germaine l'enveloppait si doucement qu'à son tour elle aimait tendrement la petite boulotte.

Six mois passèrent. L'été finissait. Un jour, comme Yvonne déjeunait au château, le bonnetier annonça en se frottant les mains:

—Paul Jardy, le fils de mon vieil ami Jardy, nous arrive demain... Ah! c'est un gaillard... Il a traversé deux fois l'Afrique centrale.

Tout de suite, il fit l'éloge du jeune homme. Millionnaire, il eût pu, sans doute, faire comme beaucoup d'autres, s'amuser, mais, au plaisir facile, il préférait les joies de ses découvertes.

—Est-ce que tu crois qu'il flirtera, papa? demanda étourdiment Germaine.

Un éclat de rire général accueillit cette question inattendue. Germaine, en rougissant, regardait Yvonne. Celle-ci, à son tour, devint un peu rose. Et les rires, autour des jeunes filles, fusèrent de plus belle.

Paul Jardy, explorateur, conquît immédiatement toutes les sympathies. C'était un garçon très brun, d'aspect un peu gauche, dont les yeux noirs avaient une douceur étrange. Au milieu de cette jeunesse brillante et sportive, il parut d'abord mal à l'aise et dépaycé. On l'entourait, on s'efforçait de l'interviewer, mais à toutes les questions qu'on lui posait, il répondait d'assez mauvaise grâce.

Il plut néanmoins à la société joyeuse de Rochehullette et, comme on le disait riche, mûr pour le mariage, ce fut autour de lui tout un manège de coquetteries auxquelles il opposa une impassibilité presque révoltante.

Yvonne Doizel, seule, restait à l'écart. Elle fut timide, réservée, justifiant ainsi la confiance que la veuve du commandant avait en elle. Par quel sortilège cependant, Paul Jardy négligeant toutes les attentions s'adressa-t-il à celle qui se débâtait—à la jeune fille pauvre? L'amour a des raisons subtiles et déconcertantes.

Mais était-ce bien l'amour? Paul Jardy avait rencontré le commandant Doizel dans l'un de ses voyages. Il en parlait avec émotion. Bientôt—sans qu'ils l'eussent voulu—il s'établit entre Yvonne et lui une entente secrète. Heures exquises où, derrière les mots fragiles, les demi-aveux, Yvonne présentait confusément les joies de l'avenir.

Autour d'eux, cependant, on échangeait des réflexions. L'attitude de Germaine s'était modifiée; elle, si gentille autrefois, devenait presque grincheuse avec son amie.

Un matin, en débarquant à Rochehullette, Yvonne apprit brusquement le départ de Paul.

—C'est un ours, expliqua Germaine en faisant une petite moue. Je crois que nous finirions par l'ennuyer.

Quinze jours plus tard, les Logerot eux-mêmes regagnèrent Paris. Alors, il se produisit quelque chose d'extraordinaire: deux lettres d'Yvonne à Germaine restèrent sans réponse. C'était la rupture brutale—sans explications.

Yvonne souffrit, mais elle crut comprendre elle-même. Ce fut la première déception de sa vie, un de ces chagrins sourds, inavoués, qui



Cardinal Vannutelli

LE VATICAN ET LE QUIRINAL

On commente à Rome l'importance des paroles prononcées tout dernièrement par le Cardinal Vannutelli, doyen du Collège Sacré. En conversation avec le Premier d'Italie, Mussolini, le Cardinal s'est exprimé comme très satisfait du rôle qu'il avait joué, car il était de l'opinion que c'était lui, Mussolini, qui apporterait une grande amélioration à la situation du pays. Après le Pape, le Cardinal Vannutelli est la plus haute autorité à Rome.

La rencontre du premier et du cardinal à eu lieu à l'occasion du mariage de la nièce du cardinal au Duc de Fins, dans la chapelle privée du prélat, où se trouvaient également les membres du cabinet italien. C'est la première fois que des hauts dignitaires de l'église et du gouvernement se sont rencontrés presque officiellement depuis le conflit entre l'église et l'état. Les journaux consacrent des longs articles sur la condamnation de certains francs-maçons par les Fascistes, un fait qui a plu, paraît-il, au Vatican.

murissent les jeunes âmes prématurément. "Après tout, pensa-t-elle, si Paul Jardy m'aimait, je l'aurais bien eu." Et sa tristesse fut nuancée d'un peu de mépris.

Deux ans passèrent. La guerre éclata. Elle emportait dans ses rafales les douleurs anciennes. Yvonne appartint désormais aux blessés de l'hôpital 29 où, tout de suite, elle s'était engagée comme infirmière. Dans ses moments de loisir, elle coiffait des cols pour les deux fileuses qu'elle avait au front. Et voici qu, brusquement, la phrase de Mélanie: "Mam'zelle, c'est la jeune fille de Rochehullette," ressuscitait le passé troublant.

—J'y vais, Mélanie, dit-elle, tandis que la vieille bonne, en maugréant, assurait les cordons de son tablier.

Elle descendit au petit salon. Germaine Logerot se leva dès qu'elle aperçut. C'était bien la même Germaine qu'autrefois—toujours laide, toujours boulotte, mais avec quelque chose de changé, pourtant, une mine sérieuse, presque grave sous le petit chapeau noir qui lui donnait un air de jeune femme. Elle balbutia, rougissant:

—Je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir.

—Mais pourquoi donc? Tu es toujours la bienvenue.

Elle mettait tant d'indulgence dans ce tutoiement que Mlle Logerot éclata:

—Non... non... je sais... je me suis mal conduite avec toi, Yvonne, mais je venais ici pour me faire pardonner, te dire...

Yvonne haussa les sourcils évasivement. Peut-être, en effet, y avait-il eu jadis entre elles un malentendu...

—Je voulais te parler de Paul Jardy, poursuivit Germaine.

—Il est tué?

Yvonne avait dit cela un peu vite, presque à son insu.

—Mais non... Blessé légèrement... Rien de dangereux... Il achève sa convalescence auprès de nous, à Rochehullette. Ce n'est pas lui qui m'envoie... Je suis venue ici, parce qu'il y a deux ans Paul m'avait chargé d'une commission et que cette commission...

Elle n'acheva pas... Yvonne avait pâli... Elle comprenait. Paul, la veille de son départ, avait dû faire une confidence à Germaine Logerot. Mais celle-ci, jalouse, l'avait gardée. Sans doute, même, elle avait menti, poursuivant un rêve irréalisable...

Elle poursuivit: —Ne me demande pas pourquoi je ne t'ai pas dit qu'il t'aimait... J'étais folle... Je ne m'inquiétais pas du bonheur des autres...

Elle avait saisi la main d'Yvonne. Un faible sanglot montait à sa gorge.

—Ce matin, Paul et moi, nous avons eu ensemble une conversation... Paul t'aime toujours... Il veut te revoir... Et toi, ma chérie...

Yvonne appliqua ses deux mains sur son visage. Elle murmurait: —Que tu es bonnel... Merci...

—Mais non... Tu es gentille. Si tu n'avais plus voulu de mon blesé, j'aurais été trop malheureuse... Hein! je serai ta demoiselle d'honneur!

WAEKEL

Un soir de septembre 1884, dans un petit village d'Alsace, niché aux coins de deux routes qui vont à Saverne et à Strasbourg, naquit un enfant, Franz Waekel.

Fils d'anciens Français, il est élevé par ses parents dans l'amour du pays perdu. Tout jeune il commence ses études à Strasbourg et les termine au collège de Relfort. A dix-huit ans il contracte un engagement dans les chasseurs à pied. Son rêve d'enfant s'est réalisé, il est soldat de la France. Il entre dans l'armée comme s'il entraînait dans les ordres et avec tout l'ardeur et la sincérité des jeunes néophytes il jure de consacrer sa vie au service de son pays.

Ses débuts sont difficiles, son accent le fait mal voir de ses camarades et des plaisanteries parfois cruelles le font souffrir plus qu'il ne veut l'avouer. Il travaille, prépare Saint-Maixent. Deux fois de suite il échoue, son accent en est peut-être un peu la cause, et puis tout le monde sait que ses deux frères servent dans l'armée allemande.

Rien ne le décourage, il lutte contre une mauvaise mémoire, perfectionne une prononciation défectueuse, et a enfin la joie d'être reçu dans les premiers.

Pendant cette période de sa vie, tous les étés Waekel fait un pèlerinage. Vêtu comme un paysan, se cachant comme un malfaiteur, pendant la nuit il traverse la frontière et retourne sur cette terre d'Alsace où il est né. Tel un missionnaire, il s'en va dans les petits villages qui bordent la frontière parler du doux pays de France et rappeler à ceux qui pourraient l'oublier qu'ils sont des Français, qu'ils le redeviendront un jour, et que l'heure de la délivrance approche.

Et le soir, alors que tous les espions du Kaiser sont rentrés dans leurs tanières, dans une pauvre chambre, à la lueur des bougies, Waekel enlève sa blouse et montre aux annexes la superbe uniforme des chasseurs à pied. Sa culotte bleue, ses épaulettes vertes sont un drapeau vivant. Les vieux pleurent, les petits rient à ce soldat de France que tous appellent Espérance.

Cinq années de suite, dépitant tous les gendarmes du Kaiser, Waekel passe plusieurs jours en Alsace. Officier, il est envoyé à Lunéville; son intelligence, son activité, son ardeur le font remarquer d'un gros industriel qui lui offre une très belle situation. Waekel refuse.

"Ma place est aux armées, répond-il. Chasseur, je soutiens et fortifie la foi de quinze villages d'Alsace; devant la France je suis responsable de ces villages."

Sous-lieutenant au début de la guerre, Waekel franchit avec ses chasseurs un des premiers la frontière. C'est la nuit, la route est bordée par des fossés dans lesquels se dissimulent nos soldats. La longue file sombre se confond avec la terre et rampe sans bruit.

Un ordre est murmuré: "Halte!" Les chasseurs s'immobilisent. Les haionnettes sont ajustées. Devant les soldats un pont qui sert de frontière, de l'autre côté de ce pont, en territoire annexé, un village. L'émotion est intense, les cœurs battent, les yeux sont pleins de larmes. Ils avancent lentement, brisent les fils de fer barbelés, rien ne les arrête.

Halte!—Verda! Un cri d'angoisse, les chasseurs répondent par: "En avant!"

Des ombres courent, s'enfuient et se massent sur la place du petit village.

Waekel s'élançait à la tête de son bataillon et une charge superbe fait reculer l'ennemi.

Les trois couleurs sont revenues en Alsace. La retraite imposée est douloureuse. Waekel l'accepte, mais sa foi reste la même, la France ne peut pas être vaincue.

Il se bat en Lorraine, participe à l'admirable défense de Nancy. Un soir, un prisonnier allemand lui apprend que le régiment auquel appartient un de ses frères va demain commencer l'attaque. Le lendemain, la bataille s'engage terrible et meurtrière, Waekel est toujours en avant. Il voit tomber toute sa section, seul il lutte encore. Son exemple et son courage ramènent au feu les trois autres sections de sa compagnie.

En Belgique, Waekel et ses chasseurs sont sur les bords de l'Yser. La ruée allemande est formidable, la ligne française menace de céder. On se bat nuit et jour. Waekel est toujours au danger. Cet apôtre-soldat soutient l'énergie de ceux qui l'entourent, il promet, il affirme que le flot des barbares ne passera pas. Au plus fort d'une attaque, il est blessé mortellement. Mais comme il possède encore un certain nombre de cartouches, il se fait mettre contre un talus et décide qu'il ne mourra que lorsque ses cartouches seront épuisées. Son tir reste précis, mais il se fait plus lent, l'agonie commence quand il envoie son dernier coup.

Alors de ses mains déjà raidies son fusil s'échappe; il tombe en criant: "Pour l'Alsace!"

Aux jours de victoire, il faudra se

Et la petite boulotte riait si fort que ses grands yeux gris étaiert pleins de larmes.—Pierre Villetard.

LES PROJETS DU GENERAL ESTIENNE

Le général Estienne, qui fut l'âme de la glorieuse mission Citroën qui vient de vaincre le Sahara, a exposé récemment à Paris, dans la Salle de Géographie et devant une assistance d'élite, le plan de pénétration du désert qu'il envisage par la collaboration de l'aviation et de l'automobile à chenilles.

Le général Estienne estime qu'il est désormais possible d'assurer une liaison constante entre nos colonies d'Algérie et celle du Niger, et espère la création prochaine d'une nouvelle ligne de 2,700 kilomètres, qui relierait Colomb-Béchar à Bamako. Cette ligne serait aérienne, car sa réalisation est rendue désormais possible par la probante démonstration que viennent de prouver les autos-chenilles Citroën qui, après avoir traversé le désert, sont actuellement sur le chemin du retour.

Jusqu'à ce jour, et la tragique issue du raid du général Laperrine l'a démontré, il était pratiquement impossible d'utiliser l'aviation au-dessus du désert par suite des pannes. Un atterrissage brusque en plein Sahara déterminait une mort certaine, car les secours arrivaient trop tard.

Grâce à la chenille Hutchinson, tout danger semble désormais écarté. L'aviation obligée d'atterrir lance son message par T. S. F. et, quelques heures plus tard, l'auto-chenille arrive à son secours, lui apportant toute aide, toute réparation pour lui permettre de reprendre son vol.

Cette nouvelle ligne aérienne comporterait quatre escales, et la collaboration de l'aviation et de l'auto-chenille assurerait au voyageur la plus complète sécurité.

Complétant son projet, le général Estienne a démontré l'utilité de doubler, si possible, cette liaison par une voie ferrée qui, malgré son prix élevé de revient (un milliard environ), aurait grandement sa raison d'être; l'évaluation du trafic s'élevant à 600,000 tonnes de matières premières représentant une valeur globale de 5 milliards de francs.

La conférence du général Estienne séduisit extrêmement l'assistance, parmi laquelle on remarquait les maréchaux Pétain, Franchet d'Espèrey, Fayolle, les généraux Gouraud et Mangin.

Pour étudier du reste sur place le séduisant projet qu'il a si brillamment exposé récemment, le général Estienne a quitté Paris en compagnie de M. A. Citroën et de l'ingénieur Kegrèsse, à bord des trois nouvelles voitures Citroën. Cette nouvelle caravane va rejoindre la mission Haardt-Aud